



# UNE ANNÉE EN CONFINEMENT

Valérie LOOTVOET

Directrice de l'Université des Femmes

Alors voilà, nous y sommes, en deuxième confinement. Cette période de pandémie, qui sévit depuis mars 2020 en Belgique et qui nous semble constituer une triste farce, révèle plus que jamais les inégalités subsistant entre les femmes et les hommes. Qu'en ont-elles dit ? Comment la presse a-t-elle abordé cette crise sanitaire au prisme d'une lecture sexuée ? Le temps de presque une année, Valérie Lootvoet a consigné des observations, des anecdotes et des constats structurels comme autant de petites graines de réflexions qui invitent, plus que jamais, à imaginer un autre monde, plus vivable, plus féministe, plus sain.

## MARS

Peut-être que l'on n'a pas bien réalisé, que l'on a regardé sans vraiment le voir, ce virus qui touchait l'Italie, puis la France... Et nous voilà, mi-mars, un peu ébahie-s, presque incroyables : on ferme tout, les boulots « non essentiels », les institutions scolaires, les lieux de rencontre, de soins du corps, etc. Telles seront les lignes politiques. À la télé, la Première ministre faisant fonction, Sophie Wilmès, déploie une certaine carrure politique qu'on n'avait pas vu depuis longtemps chez ses prédécesseurs. À suivre, à voir. Pour l'heure, on se calfeutre, les médias sont alarmistes et certain-e-s citoyen-ne-s condamneraient bien leurs fenêtres et s'enterreraient volontiers dans un bunker devant les rapports journalistiques qui semblent parfois tourner à l'alerte aux zombies. Nous annulons toute notre programmation à l'Université des Femmes. Je regarde cela avec circonspection, presque de l'adrénaline devant un fait si inédit dans nos contrées européennes contemporaine : une pandémie. Un être microscopique qui nous trouve, nous les humain-e-s, succulent-e-s. De bons hôtes, qu'il faut à la fois parasiter tout en maintenant certains en vie, au minimum. Que va-t-il se passer dans ce contexte ? Comment va-t-on vivre la chose ? Que disent ces fameux médias ? Ceux-ci m'intéressent toujours particulièrement, en tant qu'objets véhiculaires de

normes, de représentations autant qu'en contenu informatif. Et quand ce sont les femmes qui y prennent la parole, cela donne des visions passionnantes pour toute féministe.

Ainsi, dans la presse, j'aurai, tout au long du confinement, l'occasion de lire de nombreuses contributions sur la lourde tâche qui est désormais celle des « parents », appellation neutre qui invisibilise le fait que ce sont les femmes qui se collent de manière majoritaire à l'accompagnement des travaux scolaires des enfant désormais assignés à domicile autant que leurs parents. Elles étaient déjà mères, travailleuses, nettoyeuses et préparatrices des repas, les voilà également institutrices, mais institutrices disparues sous le vocable de « parent », puisque l'égalité est, paraît-il, acquise (je cherche à ce jour toujours et encore la date de son instauration effective). Irène Kaufer, militante bien connue pour ses chroniques de râleries sociales à bon escient, m'appelle : ce serait bien que pour le début du mois d'avril, on rétablisse un peu les faits à coup de vérités féministes mais objectives : écrivons un papier sur les faits. Nous nous collons à la tâche, pour moi, de nuit : les interpellations infantiles ont eu raison de mes capacités intellectuelles.

Heureusement, d'autres contributions se rejoindront, plus tard, à partir d'une

vision sexuée des faits : des femmes témoignent de la charge mentale en confinement, ayant le sentiment de vivre la vie d'une femme au foyer des années 50<sup>1</sup>. L'une d'entre elles, monoparentale, doit tout faire pour ses enfants en bas âge alors que le père de ses enfants est parti vivre à l'étranger. Une autre explique que même si son mari « participe », c'est elle qui gère le tout. Ou l'exemplification quasi-généralisée de la fameuse charge mentale, que théorisait Monique Haicault sous l'idée non pas de « vie à deux » mais de « vie en deux » pour les conjointes<sup>2</sup>. Peut-être que cela va faire apparaître de manière plus flagrante ce qui, de manière plus générale, est dilué quand nous sommes aussi en lieu et présence à nos vies professionnelles, ou même dans des conditions, parfois très compliquées, nous existons comme autre chose que des supports domestiques de nos familles, que nous rencontrons d'autres gens que les membres de cette même famille, que nous marchons seules dans les rues, prenons voitures, trams ou autobus, non pas seules d'autres êtres humains, mais seules des êtres humains dont nous avons à nous occuper, de manière majoritaire ou exclusive, comme nous le renvoie les normes sociales de ce que doivent être les femmes « bonnes » aujourd'hui encore, en ce début de XIX<sup>e</sup> siècle. Même si ces trajets sont ceux que nous faisons sont entre un point A, professionnel, et un point B,

familial, au moins y sommes-nous non encombrées d'enfants, d'ainées ou de maris – ces derniers étant prétendument dépendants quoiqu'en parfaite santé – .

Cette solitude si temporaire, parfois exercée dans le bruit et la présence d'inconnus, est impossible aujourd'hui, alors que tout est reprivé sur la famille, qui retrouve, pour bien des femmes, le caractère carcéral (sans parler de la situation des enfants) qu'elle a pour celles qui se voient refuser de travailler par leur conjoint, et celles qui y sont en risque continu de torture et de décès par leur conjoint violent.

Difficile, alors, de penser au bonheur du tout-fait-à-la-maison : confitures et enseignement, accouchement et éducation, chimie domestique et réparation-des-douces-mains. L'occasion de goûter le « bonheur du foyer » ? Ou, justement, d'apprécier la prise en charge sociale, publique et collective de la santé, de la garde et l'éducation des enfants dès leur plus jeune âge, de l'accompagnement des personnes porteuses de handicap lourd, ou en grande dépendance...dès lors que ce moment nous montre ce que pourrait être une société dans laquelle ces prises en charge ne seraient plus aucunement assurées par l'État et les services publics – ces décharges des femmes, en fait ?

Peut-être que, pour celles qui ne se sentent pas l'âme militante, ce moment sera celui du refus du tout-ce-qui-est-domestique-est-pour-elles. Peut-être viendront-elles gonfler les rangs féministes ?

De manière plus prozaïque, pour l'instant, féministe ou pas, il faut bien se nourrir. Ah, justement...Les commerces alimentaires pourront désormais ouvrir de 7 à 22 heures, nous annonce, ce 24 mars, un journaliste<sup>3</sup>, comme pour faire bondir l'Arrêté ministériel portant des mesures d'urgence pour limiter la propagation du Covid-19. Il semble que les syndicats n'aient pas été consultés. La mesure, dit-on, a été prise par le Gouvernement fédéral dans le cadre de pouvoirs spéciaux. Le personnel des grandes surfaces est pourtant déjà sur les rotules, leurs commerces étant pris d'assaut depuis le début du confinement par une population craignant les pénuries. Pas plus tard que la semaine dernière, en respectant civiquement ma place dans la file d'attente du grand magasin, j'observe le personnel

de caisse : des femmes, en majorité, bien sûr. On a beau le savoir, c'est comme si la situation venait éclairer ce fait statistique à la loupe. À la caisse, je questionne la vendeuse : pourquoi n'est-elle ni masquée ni gantée ? Elle me répond, presque fataliste, en me désignant la vitre en plexi qui sépare désormais la cliente que je suis de cette travailleuse certainement bien peu fortunée : « Ben, ils ont mis ça ».

Elle n'en dira pas plus. Elle a la cinquantaine, et j'ai pensé que si elle avait été un peu plus jeune, elle aurait certainement eu grand besoin de faire garder des enfants pendant son propre service. J'ai pourtant lu que les garderies scolaires ne sont pas ouvertes pour les enfants du personnel de l'approvisionnement, secteur pourtant aussi vital que celui de la santé. Comment font ces caissières pour travailler en ces périodes ? Les amplitudes d'ouverture sont déjà énormes d'ordinaire (une douzaine d'heures en moyenne). Les rallonger, c'est rallonger la liste d'interminables obstacles que rencontrent déjà ces femmes pour avoir une vie de travailleuse et de mère, pour beaucoup situées au croisement des trois grands rapports sociaux de sexe, « race » et classe.

Et parmi ces travailleurs indispensables, se trouvent évidemment, en pandémie, le personnel soignant, largement féminisé... D'ailleurs, à 20 heures, les citoyens sont invités à l'applaudir. C'est superbe, mais c'est de davantage de renfort financier et humain dont le secteur médical et de soin aurait actuellement bien besoin.

## AVRIL

Il faut se rendre à l'évidente évidence : il est impossible de penser ou d'écrire aux côtés d'un jeune enfant confiné. On le sait en théorie. Nous voilà dans la pratique. Les ambitions d'écriture, de travail long et de réunions constructives sont avortées par l'atroce domesticité si présente là où intervient pourtant le besoin de faire travailler sa tête, et par l'obligatoire promiscuité bruyante alors que se manifestent des rêves de solitude et de silence. Voilà le lot à la fois singulier et collectif des femmes mères en ce moment, et plus encore lorsqu'elles sont monoparentales. Voilà le résultat de ces politiques destructrices du vivant par les hommes, qui, par leur organisation sociale patriarcale, favorisent ces

pandémies, avec leurs avions et tous les joujoux spatiaux, leurs élevages et agricultures si intensifs qu'ils décatissent animaux et terres, leurs excavations de carburants et métaux de tous ordres, leurs « progrès » technologiques qui n'en sont certainement pas tant, et nous, les femmes, nous sommes là pour passer la serpillière derrière leurs cochonnetés, car non seulement ils détruisent – ils s'en donnent le pouvoir – mais il se donnent la permission de ne pas réparer. Car le soin, les reprises, la continuité, le raccommodage, le renflouement, tout ce qu'on appelle le *care*, c'est juste bon pour les femmes. Les femmes, ce sont les servantes de l'humanité. Elles peuvent bien développer tous les savoirs faire écologiques du monde, à quoi cela sert-il quand eux pillent les forêts, massacrent les animaux tant domestiques que « sauvages », conduisent des voitures ultrapolluantes, ne rêvent que d'aller sur Mars, toujours plus haut, toujours plus loin, au lieu d'admirer ce qui est le plus cher, ce qui importe vraiment. Au lieu de penser « peu mais bien », ils veulent « beaucoup mais médiocre », alors que sans soin rien ne vit, parce que l'on ne peut survivre sans trois repas par jours, sans hygiène minimale du corps comme du linge, ou alors sa vie s'en trouve raccourcie, mais que l'on peut parfaitement survivre sans jamais poser un orteil sur Mars. Les patriarches saccagent tout, pour beaucoup, avec leurs pelleteuses, car ils « voient grand », alors que nous sommes, en ces temps, enjointes de faire de « petits » masques, dont l'humanité a pourtant besoin pour survivre, de petits masques faits avec nos petites mains, nos petits moyens, sans grands moyens, au nom de l'effort national, ah l'amour de la nation si grand qu'ils ont exportés tous ces savoirs « petits », ces savoirs minables, ces savoirs de femmes, ces savoirs de rien, sans lesquels ils, nous, ne sommes rien.

En charge de nos enfants, replié-e-s sur nous-mêmes, nous voyons à quel point nous voulons des chambres à nous, alors qu'ils ne nous concèdent que des buanderies.

*Post-scriptum : notre contribution journalistique sur les effets de cette crise pour les femmes écrite avec Irène est sortie sur le site de la RTBF. Elle est intitulée « Le confinement, miroir grossissant des inégalités entre femmes et hommes »<sup>4</sup>.*

## AVRIL, ENCORE, QUI N'EN FINIT PAS

Des écrivaines, Leila Slimani<sup>5</sup> et Marie Darrieussecq<sup>6</sup> entre autres, s'exprimaient récemment sur les bienfaits du confinement, dans leurs possibles retraites campagnardes. Ces femmes-là, elles l'ont, la « chambre à soi ». On s'en réjouirait totalement pour elles si leur texte ne manifestait pas une sorte de totale inconscience de leur situation de classe, classe sociale, classe des femmes... Bien évidemment, elles ont été étrillées par les lecteurs, et je serais prête à parier que les mêmes types d'expression ont bénéficié de bien plus de mansuétude quand leurs auteurs étaient masculins. Soit. Je ne sais pas où vivent Leila et Marie, mais je vais leur écrire pour leur dire que j'arrive. De mon côté, j'ai tenu non pas un journal littéraire, mais une comptabilité domestique. De même que l'on n'est jamais si bien servie que pas soi-même, on n'est jamais plus consciente de sa situation qu'en appliquant à son vécu, et notamment celui de mère, sa bonne vieille grille de lecture féministe.

Ainsi, au cœur de la maison, hier, j'ai

- préparé trois repas variés,
- fait les lits,
- nettoyé les sols du haut et du bas de la maison,
- fait une demi-heure de vaisselle. Quelle bonne idée de n'avoir pas de lave-vaisselle quand les magasins d'électro-ménager sont fermés,
- fait trois lessives, et les ai ensuite étendue,
- arrosé le jardin (6 seaux),
- nourri deux chats et une chienne, et ai promené celle-ci à deux reprises,
- ramassé ce qui traînait,
- réapparié les chaussettes et les chaussures,
- ET AUSSI, suivi les consignes professorales relatives aux cours de mon enfant, sans rien y comprendre.

Avec patience, se plier, se pencher, se déplier, se relever, étendre, comprendre... C'est l'activité de toutes les femmes mères en cette période. C'est ce que je et nous faisons aussi d'ordinaire, sauf que, à côté de cet ordinaire, il y a habituellement autre chose : les amis, les promenades décontractées, la possibilité de penser au moins un peu dans le cadre du travail. Ici, rien de cela : les heures, rabattues sur le domestique, filent. Le travail professionnel devient un enjeu de lutte pour ne pas être relégué aux rangs des éléments résiduels. La fatigue du domes-

tique, du suivi d'enfant et de son animation empêchent de vraiment s'y mettre, de rayer les choses de la *to-do-list*. Autour du domestique comme exclusivité forcée, il n'y pas d'espace pour soi en tant que femme. C'est Nicole-Claude Mathieu qui dit que pour empêcher les femmes de penser, d'avoir accès à une conscience propre, les hommes les abrutissent matériellement en les obligeant à des charges si lourdes qu'elles en sont trop épuisées pour poser sur elles un regard qui leur appartienne<sup>7</sup>. C'est ce que font les pères qui lâchent les mères dans le domestique et la parentalité, qu'ils soient en couple avec elles ou pas.

Ce qui me donne à penser que si, côté sphère professionnelle, l'organisation du travail s'est particulièrement complexifiée, flexibilisée et compliquée pour les travailleuses, pour celles-ci, se voir privées de leurs obligations professionnelles font comprendre à quel point, malgré toutes les difficultés qui y sont rencontrées, cette activité permet d'activer autre chose que le balai, la serpillière et l'époussette. Pour le moment, l'esprit et les facultés de penser de trop de femmes sont passées dans un entonnoir, lui-même versé dans un seau de détergent et du balai qui l'accompagne.

## MAI

Les écoles rouvrent. Soyons certaines qu'intérieurement, les femmes ont bu un grand shot de tequila ou un bon thé fumant tout en ayant l'heur de se sentir coupées en deux : la joie de savoir les enfants à nouveau avec leurs ami-e-s et professeur-e-s, le suivi des apprentissages et le calme revenu dans la vie de leurs mères, ... et la crainte que les enfants soient touchés par la maladie, reconfinés au mieux, contaminant toute la famille au pire.

C'est comme si l'on devait payer le soulagement de voir retourner nos chers amours à l'école d'une angoisse sanitaire.

À propos de sanitaire, je lisais la semaine dernière que dans certains pays, différents obstacles sont opposés aux droits des femmes au prétexte de la crise : c'est le cas notamment des États-Unis, qui réduit l'accès à l'IVG. Un virus se balade, et l'on voit qu'il n'en faut parfois pas plus pour affirmer aux femmes que leurs droits ne sont, n'ont jamais été et ne seront jamais prioritaires. Ailleurs,

en Espagne, entre autres, des politiques profitent du moment pour tenter de développer un revenu universel<sup>8</sup>, afin, certainement, de convaincre que ce revenu non solidarisé est indispensable auprès des personnes désormais privées des revenus d'un travail qui n'est plus autorisé : artistes ou personnel de l'horeca sont invités à être séduits par cette mesure qui ne tire pourtant pas structurellement ses bénéficiaires de la précarité. En Belgique aussi, ce programme politique est largement défendu par une gauche qui semble sans réalité et sans utopie<sup>9</sup>. Quelques centaines d'euros prétendentement indispensables aux plus précaires, là où ceux qui portent ce projet ne se satisferaient pas des sommes proposées, déconnectées du travail, ce dernier point résonnant comme un argument, alors que toute la sécurité sociale, solidaire, redistributive, plus nécessaire que jamais, est mise à mal par les politiques libérales. Ces mêmes politiques qui saquent les services comme les emplois publics, dans le secteur des soins, du *care*, de la prise en charge des vulnérables, comme le montre l'actualité de manière si exemplative.

Enfin, c'est un peu partout que cette crise sert d'une dernière sorte de prétexte, à la refermeture démocratique cette fois, alors qu'elle devrait au contraire constituer l'occasion de développer le soin, la sollicitude, la solidarité, le soutien aux opératrices et opérateurs de soins, de sollicitude et de solidarité. Tout à la police guerrière, peu pour les infirmières. Voilà qui nous prouve une fois encore que nous sommes dans une société profondément patriarcale.

Je continue de parcourir la presse, et d'y observer la manière dont les rapports entre les sexes y sont relatés en cette période si particulière. Les inégalités ont pris la place des envolés lyriques et quelque peu déconnectées de certain-e-s auteurs et autrices. Une femme raconte, au sujet de son conjoint : « Je tombe d'épuisement pendant qu'il regarde des séries »<sup>10</sup>. Et dire que il paraît que les hommes ont de la superbe.

## JUIN

Juin s'étire, le boulot a repris depuis que les enfants sont retournés en classe, pour autant il n'a pas les codes ordinaires... Dans les associations, on fait de l'éducation populaire à distance... Une première !

Curieusement, le public est parfois nombreux : les événements virtuels abolissent les distances et les déplacements, ce qui a parfois du bon pour certaines et certains.

À côté de cela, on reprend goût aux terrasses, tout en tendant l'oreille vers les nouvelles. Les gens ne pensent pas qu'une reprise de la maladie soit possible. Je ne suis pas si optimiste. Ce n'est pas parce que l'on a déconfiné que le virus est lui aussi parti en balade. On échange nos impressions avec des permanentes d'autres associations : certaines sont ravies et estiment que tout cela relève désormais d'un vieux cauchemar, d'autres sont plus circonspectes et craignent une redite, à l'entrée dans l'hiver.

Les injonctions gouvernementales nous maintiennent en télétravail, au maximum. Désormais, tous les travailleurs et toutes les travailleuses ont acquis une nouvelle expertise : celle des programmes de réunion virtuelle. Pratique, mais sans chair, et bien souvent, très soulant.

Je lis le texte de François de Singly qui résume bien, me semble-t-il, ce que les femmes, y compris féministes, ont vécu alors que tout le monde était obligatoirement replié à la maison : cette période, dit-il, a impacté les femmes, en supprimant « *le temps où elles peuvent n'être ni épouses ni mères* »<sup>11</sup>. C'est si justement dit. Or, nous sommes tellement d'autres choses que des épouses et des mères. Parfois même, nous ne sommes rien de cela, ou encore, nous pouvons oublier que nous sommes cela. Cela n'a pas été récemment. Et encore, Virginia Woolf, justement convoquée : peut-être que la chambre à soi n'est pas là où on l'imaginait... « *Beaucoup, y compris des femmes féministes, ne sont plus juste elles-mêmes mais deviennent avant tout des mères et des épouses dès qu'elles poussent la porte de la maison. Pour les femmes, c'est à l'extérieur de la maison la « pièce à soi » chère à Virginia Woolf* » avance le sociologue.

## JUILLET

On devait partir au soleil, les Ardennes seront belles aussi, la pluie est de la partie, les bottines de marche et les canasons du manège voisin aussi. Tout de même, un peu plus de dépaysement aurait été bienvenu. Mais passer les frontières, c'est ne pas avoir l'assurance de revenir facilement si la situation se refermait. Du

coup, le tourisme belge est pris d'assaut. Une occasion de revoir Bouillon, Dinant ou Durbuy. Ces vacances, tout le monde les a jouées à la prudence.

## AOÛT

On voit quelques ami-e-s, trié-e-s sur le volet. D'habitude, on sait ce que l'on va faire avec ses amis, on imagine des activités, on se fait des calendriers prévisionnels rassurants sur le plan de l'amitié. Mais ce contexte, ce sont ces joies de la vie refusées. Nous sommes réduit-e-s à avoir peut de ce qui fait le piquant de nos vies. Les gestes ordinaires restent anxiogènes : vais-je attraper cette saloperie, ou, pire encore, le refiler à un parent âgé ? Quand on se voit, c'est avec ces fameux gestes-barrières, la distance, les mains bien lavées, le masque bien sur le nez... mais point de proximité.

C'est dans ces moments que l'on comprend l'importance du toucher, un sens tombé malgré lui autant en disgrâce qu'en désuétude. C'est un plaisir refusé.

On devrait être proches, on est lointains même ensemble.

On devrait être ailleurs, et on n'y est pas. On n'en peut plus de son chez-soi. On espère presque la rentrée.

## SEPTEMBRE

Dans les associations, on reprend timidement nos activités professionnelles, insérées dans les fentes de ce qui est permis par le gouvernement. On lorgne du côté des pays voisins sur fond d'inquiétude et de peur. En Belgique, d'ordinaire, on parle quotidiennement de la météo, incertaine et capricieuse. Désormais, le Covid s'est inséré aux côtés de cette préoccupation.

## OCTOBRE

Les statistiques sont mauvaises : les cas de personnes infectées et de décès se multiplient. Ça se referme de partout. Les nez coulent, les maux saisonniers s'installent et sont désormais suspects. De notre Belgique, on observe, en bon carrefour géographique que nous sommes, les évolutions statistiques des autres pays. La France reconfiner. Si la France fait, la Belgique fait aussi. Nous ne sommes pas des gens très originaux. Et puis, un virus, ça se fiche des frontières.

Ah et puis : nous avons un gouvernement ! Alexander De Croo remplace Sophie Wilmès. Quand c'est du remplacement, les femmes sont bienvenues. Quand c'est du structurel et du sérieux, les choses doivent se reprendre avec une poigne toute masculine. Gros soupir.

## NOVEMBRE

Bon, ben voilà, c'est dit : à partir du 2 novembre, c'est reparti comme en mars, mais en plus souple. Episode 2. Nous allons à la mer, on se promène, ça ne donne pas de sentiment d'enfermement, heureusement. Les vacances scolaires sont prolongées d'une semaine, pour aplanir la courbe des transmissions. Le contexte redevient, pour certain-e-s, anxiogène... Parfois, d'un jour à l'autre, on recommence à avoir peur, peur de sortir, de bouger, d'avoir été trop approché-e-s, ou d'avoir trop approché, peur d'avoir touché ce que d'autres ont touché avant soi. Mais moins qu'en mars, pourtant. Comme si on était habitué-e-s à ce sentiment. Et puis, on est presque fatalistes. On ne sait pas où on va, mais on y va. Les gouvernements ne semblent pas en savoir davantage. C'est comme une torpeur, un nuage, quelque chose sur lequel on n'a pas de prise, ni de direction. Impossible de se projeter : c'est comme une vie sans avenir, ou comme une vie dans la constante redite, sans surprise, ni improvisation. Pour un peu, on se croirait dans le *Jour de la marmotte*<sup>12</sup>, ce film dans lequel Bill Murray est condamné à revivre invariablement le même jour.

## DÉCEMBRE

Tout le monde scrute avec angoisse les fêtes qui arrivent autant que les décisions politiques qui les régleront : qui sera autorisé-e à table autour de la purée de marrons et de l'arbre ? Peut-être que ceux et celles qui ne fêtent pas Noël se sentiront enfin dans la norme...

Tout le monde s'enthousiasme au sujet de 2021, qui sera forcément différent de 2020, année passée à la trappe de nos vies. Je ne sais pas pourquoi. Après tout, ce virus n'a pas de date de péremption, et ne s'éteindra pas aux douze coups de minuit du 31 décembre. À mon humble avis, 2021 sera sœur jumelle de 2020. Un vaccin, peut-être, changera la donne. Mais si il n'y a pas de changement structurel et mondial dans l'abond de l'environnement et du

sort réservé aux animaux, ce seront peut être bien, finalement, les petites bêtes qui finiront par manger les grosses que nous sommes. Or, ce ne sont pas les femmes qui ont le pouvoir de décider dans les superstructures. Accepterons-nous d'écoper sans fin ? Ou peut-être, ferons-nous un jour la grève du soin des hommes, pour nous concentrer sur nous-mêmes et nos petites et petits, et sur tous les vulnérables qui souhaitent eux aussi un monde sans virus autant que sans domination masculine, que sans dominations diverses ? ■

- 1 Ségolène Forgar, *Charge mentale et confinement: «l'impression de vivre la vie d'une femme au foyer des années 50»*, le *Figaro Madame*, 7 mai 2020.
- 2 Monique Haicault. *La gestion ordinaire de la vie en deux*. Sociologie du Travail, Elsevier Masson, 1984, 26, TRAVAIL DES FEMMES ET FAMILLE (3), p.268-277.
- 3 Martin Bilterijis, avec Belga, *Les commerces alimentaires pourront désormais ouvrir de 7 à 22 heures: «un vrai scandale»*, RTBf Info.
- 4 *Le confinement, miroir grossissant des inégalités entre femmes et hommes* (rtbf.be) 4 avril 2020.
- 5 Leila Slimani a tenu, dès le début du confinement français, un journal pour le quotidien le Monde. Lire ici sa première chronique: Le « Journal du confinement » de Leila Slimani, jour 1: « J'ai dit à mes enfants que c'était un peu comme dans la Belle au bois dormant » (lemonde.fr)
- 6 Marie Darrieussecq a quant à elle écrit un journal de confinement pour Le Point. Lire ici

sa première chronique: Marie Darrieussecq: [«Nous planquons au garage notre voiture immatriculée à Paris»](#) - Le Point

- 7 "Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie", p. 169-245 in: N.-C. Mathieu (éd.) 1985. *L'Anatomie politique*.
- 8 [Espagne, Finlande, France... le revenu universel fait son chemin en Europe](#) (france24.com)
- 9 Lire à ce sujet le numéro de la revue du CSCSE, *Ensemble*, n° 89, 2015, à lire ici: [Ensemble! N°89: L'allocation universelle. Miroir aux \(...\)](#) (cbcs.be)
- 10 [«Je tombe d'épuisement pendant qu'il regarde des séries»: le confinement a aggravé les inégalités hommes-femmes](#) (lemonde.fr)
- 11 [«Le confinement a été révélateur des inégalités qui structurent la vie familiale»](#) (lemonde.fr)
- 12 Harold Ramis, *Groundhog day*, USA, 1993. Une merveille!

© Valérie Lootvoet

